

Sortir de la solitude

Noyau d'olive d'Erri De Luca, Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Arcades », 100 p.

Le contraire de un, d'Erri De Luca, Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Du monde entier », 139 p.

Philippe Haeck

Les variables de l'amour

Number 198, September–October 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19057ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeck, P. (2004). Sortir de la solitude / *Noyau d'olive* d'Erri De Luca, Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Arcades », 100 p. / *Le contraire de un*, d'Erri De Luca, Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Du monde entier », 139 p. *Spirale*, (198), 44–45.

SORTIR DE LA SOLITUDE

NOYAU D'OLIVE d'Erri De Luca

Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Arcades », 100 p.

LE CONTRAIRE DE UN d'Erri De Luca.

Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, « Du monde entier », 139 p.

LY A des auteurs dont nous attendons les livres; nous avons hâte d'entendre à nouveau leur voix, de connaître les nouvelles paroles qui ont poussé en ceux ou en celles que nous lisons depuis des années. Nous savons que nous ne serons pas déçus parce que tout ce que nous avons lu d'eux nous a réconfortés, illuminés. Pourquoi cela changerait-il, pourquoi perdraient-ils ce regard qui nous fait voir autrement nos vies. Erri De Luca est un tel homme pour moi, c'est comme un ami avec qui il fait toujours bon s'asseoir pour converser lentement. J'ai retrouvé dans les deux livres qui viennent de paraître l'austérité, la retenue, la poignée de main un peu rude de celui qui sait comment le monde peut être intolérable. Depuis 1989 il a publié seize livres — la plupart ont été traduits en français par Danièle Valin — et quatre traductions de livres de la Bible (*Exode*, *Jonas*, *L'Éclésiaste*, *Ruth*). Pourquoi cet homme solitaire qui a abandonné ses études à dix-huit ans, a été une vingtaine d'années travailleur manuel, a-t-il commencé à écrire et à publier à presque quarante ans? « *Peut-être qu'un homme comme moi s'acharne à écrire justement parce qu'il ne sait même pas s'adresser aux autres et qu'il réduit l'échange à cette crampe de la main, au monte et baisse d'une plume qui trace des lettres sur une feuille* », dit-il au commencement de *Noyau d'olive*.

Écouter Dieu

Les deux livres qui paraissent jouent chacun à leur façon la confrontation de l'un avec le deux. Dans *Noyau d'olive*, son troisième livre de lectures de la Bible après *Un nuage comme tapis* (1991) et *Première heure* (1997), De Luca se tient seul devant des hommes et des femmes qui ont foi en Dieu, s'adressent à Lui. De Luca, qui ne croit pas en Dieu, a appris l'hébreu pour lire la Bible, pour entendre parler Dieu à travers ses prophètes, ses témoins — lui-même se définit comme un témoin indirect. Chaque matin il ouvre ce livre qui commence par la fin : « *Je me déplace le long des lignes parallèles d'un autre alphabet, fermé en vingt-deux lettres disposées entre l'aleph et le tav, qui se lisent dans le sens opposé au nôtre, donc sur des pages à feuilleter à l'envers.* » Pourquoi un non-croyant peut-il trouver nourriture dans cette « *langue aux mots pauvres, hostile à tout concept abstrait* »? Pour-

quoi, lui qui se dit incapable de prier et de pardonner, peut-il avoir envie de ce Dieu qui dans nos sociétés hautement technologiques paraît relever de plus en plus de l'archéologie? J'ai l'impression que lire la Bible tient pour lui d'une lutte semblable à celle qu'il menait quand il était un jeune militant contre la « *violence d'État* »; les révolutionnaires de gauche et les prophètes hébreux désirent quelque chose de semblable : une solidarité entre les individus qui n'existe toujours pas, est toujours à construire. Il faut donc travailler à mettre fin à un monde d'iniquités, de concurrences sans fin, de misères sans nombre où la souffrance est le pain quotidien : « *Là-dedans [les Saintes Écritures], des prophètes crient à perdre haleine depuis des milliers d'années les dispositions prescrites pour la fermeture du monde.* » De Luca en lisant la Bible renoue avec sa jeunesse révolutionnaire.

Mais avant d'appeler les autres à changer de vie comme le font prophètes et révolutionnaires, on commence d'abord par se sentir appelé, par ouvrir ses oreilles : « *Lire les Saintes Écritures, c'est obéir à une priorité de l'écoute. J'inaugure mes réveils par une poignée de vers, et le cours de la journée prend ainsi son fil initiateur. Je peux ensuite déraper le reste du temps au fil des vétilles de mes occupations. En attendant, j'ai retenu pour moi un acompte de mots durs, un noyau d'olive à retourner dans ma bouche.* » La force, la nouveauté des lectures de De Luca viennent sans doute de cette capacité d'écoute. Il ne ressemble en rien à l'intellectuel qui balaie les textes de son regard averti, critique, les range avec célérité dans des petites boîtes conceptuelles fournies par ses études universitaires; c'est un autodidacte qui se laisse envelopper par la langue du texte, il la laisse pénétrer en lui, la suce comme un noyau de fruit — ce n'est pas lui qui parle du texte mais la langue du texte qui le conduit à la parole, à une parole sienne parce que fondée sur une expérience de vie ou l'envie forte qu'on en finisse avec un monde de violence. Cet homme sérieux, grave, a envie de rire et de chanter comme l'auteur des psaumes : « *David s'est tordu de rire en face de Dieu. Il a sauté comme un grillon, il a transpiré et il a suffoqué, hors d'haleine. Ce n'était pas un manque de respect, mais une intensité d'adhésion physique, summum de participation totale de toutes ses fibres à la prière. [...] En récompense [...] il*

est permis à David d'entendre, lui et pas un autre, le rire de Dieu. » Entendre ce rire chaque matin, c'est continuer à entendre le rire de la révolution que presque tous s'accordent à dire morte.

Rencontrer une femme

Dans *Le contraire de un*, moins recueil de nouvelles comme l'éditeur l'indique que souvenirs, l'auteur n'est plus un témoin indirect mais un témoin direct, c'est lui qui est confronté à tel homme ou à telle femme. Le narrateur célibataire raconte des histoires de rencontres qui le hantent — dans une rencontre « *nous sommes deux, le contraire de un et de sa solitude suffisante.* » Les histoires qui me touchent le plus sont celles où il évoque une femme qu'il a aimée mais qu'il n'a pas retenue ou su retenir. Mon texte préféré, « *La chemise bleue* », raconte une guérison; il a encore une violente fièvre, une jeune femme entre dans sa chambre et s'allonge nue sur lui : « *S'il existe une technique de résurrection, elle était en train de l'appliquer. Elle absorbait mon froid et ma fièvre, matières brutes qui, pétries dans son corps, me revenaient sous un poids d'amour. [...] S'il existe une alliance entre femelle et mâle, je l'ai ressentie alors.* » La seule fois où il vit avec une femme ne dure pas longtemps autant à cause d'une différence de classes — « *La fille doit se pencher sur l'avenir comme sur un balcon de montagne, toi tu peux lui offrir une ruelle.* » — qu'à cause d'un événement où il s'estime trahi parce qu'elle lui a menti; il la quitte donc et en tire une leçon qui paraît juste mais qui est probablement difficile à appliquer : « *je lui demandais des comptes, on ne doit jamais le faire entre ceux qui sont en amour. Il n'existe ni trahi ni traître, ni juste ni impie, l'amour existe tant qu'il dure et la ville tant qu'elle ne s'écroule pas.* » Jeune militant de gauche, il connaît l'amour avec une camarade, mais lorsque celle-ci se retire, les questions surgissent : « *Celui qui choisit d'être du côté de la multitude peut-il donc rester éclopé par la perte d'intimité avec une seule personne? Faire couple avec la multitude ne lui suffit-il pas?* » ou « *La solitude qui dresse les pires embûches dans la jeunesse, l'avais-je combattue avec elle ou avec la communauté des nombreux enrégés de justice?* »

La femme paraît fonctionner dans sa vie comme Dieu; les deux l'attirent, semblent être



Diane Borsato, extrait de *Choses chaudes à mâcher pour les morts*, 2003-2004, impression au jet d'encre sur papier archive, 58,5 × 71,2 cm.

la promesse de quelque grandeur ou ardeur, mais le mariage ou la prière n'ont pas lieu — l'homme qu'il est choisit de rester seul. Et cette solitude, je la sens dans la photographie de son visage dans le dernier bulletin de l'éditeur; l'homme de ce visage ressemble étrangement à un personnage secondaire de *Héros et tombes* auquel est attaché Ernesto Sabato : « Son nom, je crois, était d'origine italienne. C'était un garçon très maigre [...]; son visage et ses mains avaient quelque chose de dur, d'âpre; il me parut extrêmement renfermé et concentré. Il semblait avoir beaucoup souffert et, outre son évidente pauvreté, il devait avoir d'autres motifs d'angoisse et de souffrance. [...] il m'apparut comme un pur esprit, comme si sa chair avait été consumée par la fièvre, comme si son corps n'était que peau et os entre lesquels subsistaient quelques muscles d'acier qui lui permettaient de supporter le poids de son existence. Il ne parlait pas, mais ses yeux étincelaient soudain sous le coup d'une ardente indignation, alors que ses lèvres, taillées au couteau dans son visage rigide, se scellaient pour retenir d'importants et inquiétants secrets. » Regardez une photo de De Luca, lisez ses livres, vous serez étonné de sa ressemblance avec le Carlos de Sabato. Cet homme qui aime les femmes vit seul; cet homme qui a été militant de gauche écoute Dieu en hébreu, le traduit en italien; cet homme est un homme secret — écoutez ce qu'il dit à un prêtre qui voulait le confesser : « Tu ne peux m'absoudre de la douleur que j'ai causée et moi je ne remets pas aux autres les torts reçus. [...] Je vais dans le monde avec cette lèpre sur le visage qui fait s'écarter les gens, qui fait changer les femmes de trottoir, car les femmes savent d'un coup d'œil. [...] Je suis un parmi tant d'autres qui n'ont pas d'abri, laisse-moi à ma dérive ». Ce qu'il n'arrive pas à se pardonner, il se pourrait bien que le texte « Fièvres de février » en soit la révélation. Alors qu'il est gravement malade en Afrique — il a la malaria; on le rapatriera en Italie —, il reçoit une lettre d'une femme qui lui dit : « Si tu ne reviens pas, j'avorte, j'ai déjà fixé l'heure dans un hôpital. » Quand il répond à cette femme au milieu de sa fièvre, il la condamne à l'avortement : « Adieu jeune femme, mes noces s'envolent en fumée, je t'envoie mon bon souvenir, des cartes postales d'une fièvre panoramique, d'un lit de camp safari, avec des timbres illustrés d'antilopes et de lions, va dans ton hôpital volontaire. »

Quand je lis De Luca, je lis un homme fiévreux, un homme qui lutte contre la fièvre que le monde provoque en lui en observant les êtres humains, en lisant et traduisant des livres de la Bible, en écrivant avec retenue ses émotions, en ne niant pas son passé d'ouvrier et de militant, en faisant de l'alpinisme — à une femme montée pour s'enlever la vie, surprise par sa façon de répondre, il dit : « Nous sommes en montagne, il y a plus de solidarité que dans la vallée. »

Philippe HAECK